USAGE DU THE

M. SCHOUPACH

1775

USAGE DU THÉ,

ORDONNÉ

PAR LE MÉDECIN DE LA MONTAGNE

MICHEL SCHOUPACH,

DE LANGNAU, EN SUISSE,

Précédé de la Description physique de cet Arbrisseau, & de son usage en Chine.



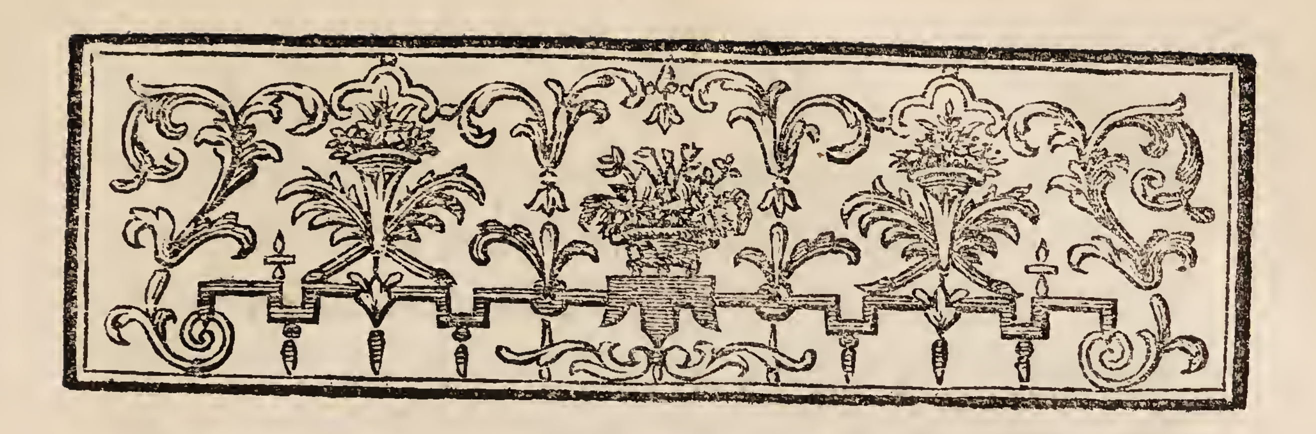
A LANGNAU,

Et se trouve A PARIS,

Chez la LACOMBE, Libraire, rue Christine.

1775.





USAGE DU THÉ.

THÉ, *s. m.* (Bot. Exot.) C'est une petite feuille desséchée, roulée, d'un goût un peu amer, légérement astringent, agréable, d'une douce odeur, qui approche de celle du foin nouveau & de la violette.

L'arbrisseau qui porte le *Thé*, s'appelle *Chaa*, par C. B. P. 147. *Thea frutex, bont. eronymo affinis, arbor orientalis, nucifera, flore roseo*, Pluk. Phyt. mais cet arbrisseau est encore mieux défini par Kœmpfer; *Thea frutex, folio cerasi, flore rosex sylvestris, fructi unicocco, bicocco & ut plurimùm tricocco*; c'est-à-dire, qu'il a la feuille de cerisier, la fleur semblable à la rose des champs, & que son fruit n'a qu'une ou deux, ou tout au plus trois coques: les Chinois le nomment *Theh*, les Japonois *Tsjaa* ou *Tsjanoky*.

Ce qu'il y a de plus commode dans une plante si débitée, c'est qu'elle n'occupe point de terrein qui puisse servir à d'autres; ordinairement on en fait les bordures des champs de bled ou de riz,

& les endroits les plus ſtériles ſont ceux où elle vient le mieux ; elle croît lentement & s'éleve à la hauteur d'une braſſe & quelque choſe de plus ; ſa racine eſt noire, ligneuſe & jette irréguliérement ſes branches ; la tige en fait de même de ſes rameaux & de ſes rejetons. Il arrive aſſez ſouvent qu'on voit ſortir enſemble du même tronc pluſieurs tiges ſi ſerrées l'une contre l'autre, & qui forment une eſpece de buiſſon ſi épais, que ceux qui n'y regardent pas d'aſſez près, croient que c'eſt un mauvais arbriſſeau, au lieu que cela vient de ce que l'on a mis pluſieurs graines dans la même foſſe.

L'écorce de cet arbriſſeau eſt couverte d'une peau fort mince, qui ſe détache lorſque l'écorce devient ſéche ; ſa couleur eſt de châtaigne, griſâtre à la tige & tirant ſur le verdâtre ; ſon odeur approche fort de celle des feuilles du noiſetier, excepté qu'elle eſt plus déſagréable ; ſon goût eſt amer, dégoûtant & aſtringent ; le bois eſt dur, compoſé de fibres fortes & épaiſſes, d'une couleur verdâtre tirant ſur le blanc, & d'une odeur fort rebutante quand il eſt verd, la moëlle eſt fort adhérente au bois.

Les feuilles tiennent à une queue ou pédicule court, gros & verd, aſſez rond & uni en deſſous, mais creux & un peu comprimé au côté oppoſé ; elles ne tombent jamais d'elles-mêmes, parce que

l'arbrisseau est toujours verd, & il faut les arracher de force; elles sont d'une substance moyenne, entre la membreuse & la charnue, mais de différente grandeur; les plus grandes sont de deux pouces de long, & ont un peu moins de deux pouces dans leur plus grande largeur : en un mot, lorsqu'elles ont toutes leur crue, elles ont parfaitement la substance, la grandeur, la couleur & la figure du griottier des vergers, que les Botanistes nomment *cerasus hortensis, fructu acido;* mais lorsqu'elles sont tendres, qui est le temps qu'on les cueille, elles approchent davantage des feuilles de ce l'on appelle *eronymus vulgaris fructu acido*, excepté pour la couleur.

Ces feuilles, d'un petit commencement, deviennent à peu près rondes, puis s'élargissent davantage, & enfin elles finissent en une pointe piquante, quelques-unes sont de figure ovale, un peu pliées, ondées irréguliérement sur la longueur, enfoncées au milieu, & ayant les extrémités recourbées vers le dos; elles sont unies des deux côtés, d'un verd sale & obscur, un peu plus clair sur le derriere, où les nerfs étant élevés, forment tout autant de sillons du côté opposé.

Elles sont dentelées; la denture en est un peu recourbée, dure, obtuse & fort pressée, mais les pointes sont de différentes grandeurs; elles sont traversées au milieu par un nerf fort remarqua-

ble, auquel répond, du côté oppofé, un profond fillon ; il fe partage de chaque côté en fix ou fept côtes de différentes longueurs, courbées fur le derriere près du bord des feuilles ; de petites veines s'étendent entre les côtes traverfieres.

Les feuilles, lorfqu'elles font fraîches, n'ont aucune fenteur, & ne font pas abfolument auffi défagréables au goût que l'écorce, quoiqu'elles foient aftringentes, & tirant fur l'amer ; elles différent beaucoup les unes des autres en fubftance, en grandeur & en figure ; ce qui fe doit attribuer à leur âge, à leur fituation & à la nature du terroir où l'arbriffeau eft planté ; de-là vient que l'on ne peut juger de leur grandeur ou de leur figure lorfqu'elles font féchées & portées en Europe. Elles affecteroient la tête, fi on les prenoit fraîches, parce qu'elles ont quelque chofe de narcotique, mais qui fe perd lorfqu'elles font féchées.

En automne, les branches de cet arbriffeau font entourées d'un grand nombre de fleurs, qui continuent de croître pendant l'hiver ; elles fortent une à une, ou deux à deux, des aîles des feuilles, & ne reffemblent pas mal aux rofes fauvages ; elles ont un pouce ou un peu plus de diametre, & font compofées de fix pétales ou feuilles, dont une ou deux fe retirent & n'approchent pas de la gran-

deur & de la beauté des autres; ces pétales ou feuilles ſont rondes & creuſes, & tiennent à des pellicules de demi-pouce de long, qui, d'un commencement petit & délicat, deviennent inſenſiblement plus grandes; leur extrémité ſe termine en un nombre incertain, ordinairement de cinq ou ſix enveloppes, petites & rondes, qui tiennent lieu de calice à la fleur; ces fleurs ſont d'un goût déſagreable, tirant ſur l'amer; on voit au fond de la fleur un grand nombre d'étamines blanches, extrêmement petites, comme dans les roſes; le bout en eſt jaune & ne reſſemble pas mal à un cœur. Kœmpfer nous aſſure qu'il a compté deux cent trente de ces étamines dans une ſeule fleur.

Aux fleurs ſuccédent les fruits en grande abondance; ils ſont d'une, de deux & plus communément de trois coques, ſemblables à celles qui contiennent la ſemence du riem, composées de trois coques rondes, de la groſſeur des prunes ſauvages qui croiſſent enſemble à une queue commune, comme à un centre, mais diſtinguées par trois diviſions aſſez profondes.

Chaque coque contient une gouſſe, une noiſette & la graine; la gouſſe eſt verte, tirant ſur le noir lorſqu'elle eſt mûre; elle eſt d'une ſubſtance graſſe, membraneuſe & un peu ligneuſe, s'entrouvrant au-deſſus de ſa ſurface, après qu'elle a

demeuré un an ſur l'arbriſſeau, & laiſſant voir la noiſette qui y eſt renfermée ; cette noiſette eſt preſque ronde, ſi ce n'eſt du côté où les trois coques ſe joignent ; elle eſt un peu comprimée ; elle a une écaille mince, un peu dure, polie, de couleur de châtaigne, qui étant caſſée fait voir un pepin rougeâtre, d'une ſubſtance ferme comme celle des avelines, d'un goût douceâtre, aſſez déſagréable au commencement, devenant dans la ſuite plus amer comme le fruit du noyau de ceriſe : les pepins contiennent beaucoup d'huile, & ranciſſent fort aiſément, ce qui fait qu'à peine deux entre dix germent lorſqu'ils ſont ſemés. Les Japonois ne font aucun uſage ni des fleurs ni des pepins.

Ce n'eſt pas une choſe fort aiſée que la récolte du *Thé ;* voici de quelle façon elle ſe fait au Japon. On trouve, pour ce travail, des Ouvriers à la journée qui n'ont point d'autres métiers ; les feuilles ne doivent point être arrachées à pleines mains, il faut les tirer avec beaucoup de précaution une à une, & quand on n'y eſt pas ſtylé, on n'avance pas beaucoup en un jour : on ne les cueille pas toutes en même temps ; ordinairement la récolte ſe fait à deux fois, aſſez ſouvent à trois. Dans ce dernier cas, la premiere récolte ſe fait vers la fin du premier mois de l'année Japonoiſe, c'eſt-à-dire, les premiers jours de Mars ; les feuilles

alors n'ont que deux ou trois jours; elles ſont en petit nombre, fort tendres & à peine déployées; ce ſont les plus eſtimées & les plus rares; il n'y a que les Princes & les perſonnes aiſées qui en puiſſent acheter, & c'eſt pour cette raiſon qu'on leur donne le nom de *Thé impérial ;* on l'appelle auſſi *Fleur de Thé.*

Le *Thé impérial*, quand il a toute ſa préparation, s'appelle *ticki tsjaa*, c'eſt-à-dire, *Thé moulu*, parce qu'on le prend en poudre dans de l'eau chaude: on lui donne auſſi le nom d'*Udſi tsjaa* & de *tacki ſacki tsjaa*, de quelques endroits particuliers où il croît; le plus eſtimé en Japon eſt celui d'*Udſi*, petite Ville aſſez proche de Meaco. On prétend que le climat y eſt le plus favorable de tous à cette plante.

Tout le *Thé* qui ſert à la Cour de l'Empereur, & dans la famille Impériale, doit être cueilli ſur une montagne qui eſt proche de cette Ville, auſſi n'eſt-il pas concevable avec quel ſoin & quelle précaution on le cultive: un foſſé large & profond environne le plan; les arbriſſeaux y ſont diſpoſés en allées, qu'on ne manque pas un ſeul jour de balayer: on porte l'attention juſqu'à empêcher qu'aucune ordure ne tombe ſur les feuilles; & lorſque la ſaiſon de les cueillir approche, ceux qui doivent y être employés s'abſtiennent de manger du poiſſon & de toute autre viande

qui n'eſt pas nette, de peur que leur haleine ne corrompe les feuilles : outre cela, tant que la récolte dure, il faut qu'ils ſe lavent deux ou trois fois par jour dans de l'eau chaude & dans la riviere, & malgré tant de précaution pour ſe tenir propre, il n'eſt pas permis de toucher les feuilles avec les mains, il faut avoir des gants.

Le principal Pourvoyeur de la Cour Impériale pour le *Thé*, a l'inſpection ſur cette montagne qui forme un très-beau point de vue ; il y entretient des Commis pour veiller à la culture de l'arbriſſeau, à la récolte & à la préparation des feuilles, & pour empêcher que les bêtes & les hommes ne paſſent le foſſé qui environne la montagne : pour cette raiſon on a ſoin de le border en pluſieurs endroits d'une forte haie.

Les feuilles ainſi cueillies & préparées de la maniere que nous dirons bientôt, ſont miſes dans des ſacs de papier, qu'on renferme enſuite dans des pots de terre ou de porcelaine, & pour mieux conſerver ces feuilles délicates, on acheve de remplir les pots avec du *Thé* commun. Le tout ainſi bien empaqueté, eſt envoyé à la Cour ſous bonne & ſûre garde, avec une nombreuſe ſuite.

De-là vient le prix exorbitant de ce *Thé impérial;* car en comptant tous les frais de la culture de la récolte, de la préparation & de l'envoi,

un kin monte à trente ou quarante thaels, c'eſt-à-dire, à quarante-deux ou quarante-ſix écus ou onces d'argent.

Le Thé des feuilles de la ſeconde eſpece, s'appelle, dit Kœmpfer, *Tootsjaa*, c'eſt-à-dire, Thé Chinois, parce qu'on le prépare à la maniere des Chinois.

Ceux qui tiennent des Cabarets à *Thé*, ou qui vendent le *Thé* en feuilles, ſous-diviſent cette eſpece en quatre autres, qui différent en bonté & en prix. Celles de la quatrieme ſont ramaſſées pêle-mêle, ſans avoir égard à leur bonté, ni à leur grandeur, dans le temps qu'on croit que chaque jeune branche en porte dix ou quinze au plus; c'eſt de celui-là que boit le commun Peuple. Il eſt à obſerver que les feuilles, tout le temps qu'elles demeurent ſur l'arbriſſeau, ſont ſujettes à de prompts changemens, eu égard à leur grandeur & à leur bonté; de ſorte que ſi on néglige de les cueillir à propos, elles peuvent perdre beaucoup de leur vertu en une ſeule nuit.

On appelle *Bantsjaa* celles de la troiſieme eſpece; & comme elles ſont la plupart fortes & groſſes, elles ne peuvent être préparées à la maniere des Chinois, c'eſt-à-dire, ſéchées ſur des poëles & friſées; mais comme elles ſont abandonnées aux petites gens, il n'importe de quelle maniere on les prépare.

Dès que les feuilles de Thé sont cueillies, on les étend dans une platine de fer qui est sur du feu, & lorsqu'elles sont bien chaudes, on les roule avec la paume de la main, sur une natte rouge très-fine, jusqu'à ce qu'elles soient toutes frisées; le feu leur ôte cette qualité narcotique & maligne dont j'ai parlé, & qui pourroit offenser la tête: on les roule encore pour les mieux conserver, & afin qu'elles tiennent moins de place, mais il faut leur donner ces façons sur le champ, parce que si on les gardoit seulement une nuit, elles se noirciroient & perdroient beaucoup de leur vertu: on doit aussi éviter de les laisser long-temps en monceaux, elles s'échaufferoient & d'abord se corromproient. On dit qu'à la Chine on commence par jeter les feuilles de la premiere récolte dans de l'eau chaude, où on les tient l'espace d'une demi minute, & que cela sert à les dépouiller plus aisément de leur qualité narcotique.

Ce qui est certain, c'est que cette premiere préparation demande un très-grand soin.

On fait chauffer d'abord la platine dans une espece de four où il n'y a qu'un feu très-modéré; quand elle a le degré convenable de chaleur, on jette dedans quelques livres de feuilles que l'on remue sans cesse; quand elles sont si chaudes que l'Ouvrier a peine à y tenir la main, il les retire & les répand sur une autre platine pour y être roulées.

Cette seconde opération lui coûte beaucoup; il sort de ces feuilles rôties un jus de couleur jaune, tirant sur le verd, qui lui brûle les mains, & malgré la douleur qu'il sent, il faut qu'il continue ce travail jusqu'à ce qu'elles soient refroidies, parce que la frisure ne tiendroit point, si les feuilles n'étoient pas chaudes; de sorte qu'il est obligé même de les remettre deux ou trois fois sur le feu. Il y a des gens délicats qui les y font remettre jusqu'à sept fois, mais en diminuant toujours par degré la force du feu; précaution nécessaire pour conserver aux feuilles une couleur vive, qui fait une partie de leur prix. Il ne faut pas manquer aussi de laver à chaque fois la platine avec de l'eau chaude, parce que le suc qui est exprimé des feuilles s'attache à ses bords, & que les feuilles pourroient s'en imbiber de nouveau.

Les feuilles ainsi frisées, sont jetées sur le plancher, qui est couvert d'une natte, & on sépare celles qui ne sont pas si bien frisées ou qui sont trop rôties. Les feuilles de *Thé impérial* doivent être rôties à un plus grand degré de sécheresse, pour être plus aisément moulues & réduites en poudre; mais quelques-unes de ces feuilles sont si jeunes & si tendres, qu'on les met d'abord dans de l'eau chaude, ensuite sur un papier épais, puis on les fait sécher sur les char-

bons, ſans être roulées, à cauſe de leur extrême petiteſſe. Les gens de la campagne ont une méthode plus courte, & y font bien moins de façon, ils ſe contentent de rôtir les feuilles dans des chaudieres de terre ſans autre préparation. Leur *Thé* n'en eſt pas moins eſtimé des connoiſſeurs, & il en eſt beaucoup moins cher.

C'eſt par tout Pays que les façons, même les plus inutiles, font preſque tout le prix des choſes, parmi ceux qui n'ont rien pour ſe diſtinguer du Public que la dépenſe. Il paroît même que ce *Thé commun* doit avoir plus de force que le *Thé impérial*, lequel, après avoir été gardé pendant quelques mois, eſt encore remis ſur le feu, pour leur ôter, dit-on, une certaine humidité qu'il pourroit avoir contractée dans la ſaiſon des pluies; mais on prétend qu'après cela il peut être gardé long-temps, pourvu qu'on ne lui laiſſe point prendre l'air, car l'air chaud du Japon en diſſiperoit aiſément les ſels volatils, qui ſont d'une grande ſubtilité. En effet tout le monde convient que ce *Thé*, & à proportion tous les autres, les ont preſque tous perdus quand ils arrivent en Europe, quelque ſoin que l'on prenne de les tenir bien enfermés. Kœmpfer aſſure qu'il n'y a jamais trouvé, hors du Japon, ni ce goût agréable, ni cette vertu modérément rafraîchiſſante qu'on y admire dans le Pays.

Les Japonois tiennent leurs provisions de *Thé* commun dans des grands pots de terre, dont l'ouverture est fort étroite. Le *Thé impérial* se conserve ordinairement dans des vases de porcelaine, & particuliérement dans ceux qui sont très-anciens & d'un fort grand prix. On croit communément que ces derniers non-seulement conservent le *Thé*, mais qu'ils en augmentent la vertu.

L'arbrisseau de la Chine, qui porte le *Thé*, differe peu de celui du Japon ; il s'éleve à la hauteur de trois, de quatre ou de cinq pieds tout au plus ; il est touffu, & garni de quantité de rameaux. Ses feuilles sont d'un verd foncé, pointues, longues d'un pouce, larges de cinq lignes, dentelées en leur bord en maniere de scie ; ses fleurs sont en grand nombre, semblables à celles du rosier sauvage, composées de six pétales blanchâtres ou pâles, portées sur un calice partagé en si petits quartiers ou petites feuilles, rondes, obtuses & qui ne tombent pas. Le centre de ces fleurs est occupé par un nombreux amas d'étamines, environ deux cents, jaunâtres. Le pistil se change en un fruit sphérique, tantôt à trois angles & à trois capsules, & souvent à une seule. Chaque capsule renferme une graine qui ressemble à une aveline, par sa figure & sa grosseur, couverte d'une coque mince, lisse,

rousseâtre, excepté la base qui est blanchâtre. Cette graine contient une amande blanchâtre, huileuse, couverte d'une pellicule mince & grise, d'un goût douceâtre d'abord, mais ensuite amer, excitant des envies de vomir, & enfin brûlant & fort desséchant. Ses racines sont minces, fibreuses, & répandues sur la surface de la terre. On cultive beaucoup cette plante à la Chine ; elles se plaît dans les plaines tempérées & exposées au soleil & dans des terres sablonneuses ou trop grasses.

On apporte beaucoup de soin & d'attention pour le *Thé* de l'Empereur de la Chine, comme pour celui de l'Empereur du Japon ; on fait un choix scrupuleux de ses feuilles, dans la saison convenable. On cueille les premieres qui paroissent au sommet des plus tendres rameaux ; les autres feuilles sont d'un prix médiocre. On les séche toutes à l'ombre, & on les garde sous le nom de *Thé impérial* : parmi ces feuilles on sépare encore celles qui sont plus petites, de celles qui sont plus grandes, car le prix varie selon la grandeur des feuilles ; plus elles sont grandes, plus elles sont cheres.

Le *Thé roux* que l'on appelle *Thé bohea*, est celui qui a été froissé & plus rôti : c'est de-là que vient la diversité de la couleur & du goût.

Les Chinois, dont nous suivons la méthode, versent

verſent de l'eau bouillante ſur les feuilles entieres de *Thé*, que l'on a miſes dans un vaiſſeau deſtiné à cet uſage, & ils en tirent la teinture; ils y mêlent un peu d'eau claire pour en tempérer l'amertume, & la rendre plus agréable; ils la boivent chaude.

Le plus ſouvent en buvant cette teinture, ils tiennent du ſucre dans leur bouche, ce que font rarement les Japonois; enſuite ils verſent de l'eau une ſeconde fois, & ils en tirent une nouvelle teinture, qui eſt plus foible que la premiere; après cela ils jettent les feuilles.

Les Chinois & les Japonois attribuent au *Thé* des vertus merveilleuſes, comme il arrive à tous ceux qui ont éprouvé quelque ſoulagement ou quelque avantage d'un remede agréable; car quoique la Médecine ſoit cultivée à la Chine, & que ſon étude y ait toujours été fort en honneur, ils n'accablent pas les malades de remedes, comme nous faiſons en Europe. Les Médecins Chinois reconnoiſſent deux principes de la vie, le yang ou la chaleur vitale, & l'In ou l'humide radical; les eſprits & le ſang en ſont le véhicule.

De ces deux noms & de leurs caracteres, ils ont compoſé le nom & le caractere de l'homme qu'ils appellent Jin dans leur langue. Suivant leur doctrine, ces deux principes de la vie ſont logés

dans toutes les parties du corps, pour leur communiquer le mouvement & la force.

L'ufage de la faignée eft très-rare à la Chine, quoiqu'il y foit connu. Celui du clyftere eft venu aux Chinois des Portugais de Macar; mais ils l'appellent remede des Barbares, parce qu'ils l'ont reçu des Européens. En un mot, toute la fcience de la Médecine confifte, parmi eux, dans la connoiffance du pouls, & dans l'ufage des fimples, qu'ils ont en grand nombre, & qu'ils regardent comme de fouverains fpécifiques dans plufieurs maladies, tels que l'infufion de Thé pris en grande quantité. Ils prétendent que le battement du pouls leur fait découvrir, non-feulement la caufe d'une maladie, mais la partie même du corps où il réfide. En effet leurs Médecins leur prédifent exactement tous les fymptômes, & c'eft à cette fcience qu'ils doivent leur réputation.

Ils obfervent deux chofes dans le mouvement du pouls, l'endroit où il fe fait fentir, & fa durée. De-là vient qu'ils ont affigné divers endroits du corps, où le pouls doit être examiné, & qu'ils fe font fait des regles pour mefurer le temps des pulfations.

Lorfqu'ils font appellés près d'un malade, ils mettent d'abord un oreiller fous fon bras, & plaçant quatre doigts au long de l'artere, quelque-

fois doucement, quelquefois avec une pression plus forte, ils examinent long-temps les pulsations, en s'efforçant de distinguer les moindres différences. Le plus ou le moins de vîtesse ou de lenteur, de foiblesse ou de force, d'uniformité ou d'irrégularité, leur sert à découvrir la cause de la maladie ; & sans faire la moindre question au malade, ils lui disent s'il a mal à la tête, à l'estomac ou au ventre, & si c'est la rate ou le foie qui est affecté. Ils lui annoncent aussi quand il peut espérer du soulagement, quand l'appétit lui viendra, & quand il sera tout-à-fait délivré de sa maladie.

Après avoir rendu la santé aux malades par de simples décoctions, on emploie des cordiaux pour bannir tous les restes de la maladie, & rétablir parfaitement les forces. Ils sont composés d'herbes, de feuilles, de racines, de fruits & de semences séches. Les Médecins Chinois permettent de boire de l'eau dans toutes sortes de maladies, mais ils ordonnent qu'elle soit bouillie. Ils défendent ordinairement toute autre espece de nourriture. Dans un corps indisposé, l'estomac, disent-ils, n'est pas capable de faire ses fonctions naturelles, & les moindres alimens ne peuvent produire qu'une mauvaise digestion.

Il paroît que c'est d'après ces principes, que le Docteur Michel Schoupach a fondé sa nou-

velle théorie de Médecine, & qu'il ordonne l'infusion du Thé des Chinois, comme un des simples le plus abondanr en parties volatiles & spiritueuses, étant cordial & diurétique, propre à épurer la masse du sang, à rectifier son mouvement, & à nettoyer ses filtres, d'où il s'ensuit nécessairement qu'il remédie aux palpitations de cœur, à l'embarras des poumons, à l'érosion de leurs vaisseaux, & aux fievres intermittentes. Pour rendre plus efficace cette boisson à quelque personne qui ont l'estomac foible, il leur recommande d'ajouter à chaque tasse de Thé une cuillerée d'eau de cerise, ce qui rend cette boisson fort agréable. Les Chinois en usent différemment qu'en Europe, en la prenant en plus grande quantité & plus fréquemment. Ils se servent pour boire cette liqueur de petits bols ou jattes de porcelaine, qui contiennent une douzaine de nos tasses, & se gardent bien, comme l'on fait en Europe, d'en diminuer la vertu en y mêlant du lait, qui ne peut qu'affoiblir considérablement la qualité narcotique & balsamique de cette plante.

Le Docteur Michel Schoupach, habitant les Montagnes de Suisse, parmi les simples qu'il conseille à ses malades, ordonne essentiellement le Thé de la Chine, pris en grande quantité, comme un remede puissant contre une infinité de

maux, & comme ayant particuliérement la vertu d'aiguiser l'appétit, moyennant que l'infusion soit suffisamment chargée, c'est-à-dire, une once pour un bol d'une douzaine de tasses. Il lui attribue des qualités infiniment supérieures au Thé Suisse, vulgairement nommé *Euphraise*, qui, par le mêlange des différentes herbes qui le composent, ne peut produire aucun bon effet, au lieu que celui de la Chine, sans mêlange d'autres simples, excite la transpiration, en donnant par sa qualité balsamique du ressort aux solides; mais il y apporte une condition essentielle, qui est de ne point boire le Thé trop chaud, comme cela est d'usage très-communément. Il est persuadé que c'est de cet abus pernicieux, sur-tout pour les femmes, que résulte le dérangement de leur estomac, lequel ne pouvant plus faire ses fonctions, influe par une suite nécessaire sur toutes les opérations du corps.

Combien de personnes vivent dans une parfaite sécurité à cet égard, & qui se sont fait une telle habitude, dès leur enfance, de prendre chauds & bouillants les alimens liquides, qu'ils ne peuvent les prendre différemment?

Ils ne s'apperçoivent point que l'émail de leurs dents s'en trouve endommagé, & les leur font perdre beaucoup plutôt qu'ils ne devroient, seconde cause du dérangement de l'estomac, qui

eſt obligé de digérer beaucoup plus péniblement les alimens qui n'ont pu être broyés, par le défaut des dents.

En s'accoutumant ainſi aux boiſſons chaudes, le Médecin de la Montagne les condamne eſſentiellement, à cauſe de la tranſpiration forcée qu'elles occaſionnent néceſſairement, ce qui rend les fibres débiles, affoiblit & relâche tout le corps, & ſouvent ce déréglement de la tranſpiration ordinaire & accoutumée, marque bien mieux les commencemens des maladies, que le vice des autres fonctions.

Il déſapprouve abſolument tout ce qui peut tendre à diminuer ou déranger la tranſpiration ſenſible de notre corps, qui doit évacuer environ quarante onces par jour; car pluſieurs perſonnes diſſipent en vingt-quatre heures, par la tranſpiration, autant qu'ils rendent en quinze jours par les ſelles; mais ſi pendant la nuit vous avez tranſpiré plus qu'à l'ordinaire, moyennant que ce ſoit ſans ſueur & ſans inquiétude, ſoyez aſſuré que vous êtes dans une parfaite ſanté. La vieilleſſe eſt une maladie, mais qui dure long-temps, ſi l'on entretient la tranſpiration libre.

Les vieillards périſſent par le manque de forces pour les ſecrétions : car s'ils boivent plus qu'à l'ordinaire, ils urinent & tranſpirent moins; le remede eſt de rendre l'évacuation & la tranſpira-

tion égales. Ce qui tue les vieillards, c'eſt un ſang trop ſalé, l'uſage fréquent du ſexe, le froid actuel du corps, l'excès de boiſſon, celui des alimens au ſouper, la colere violente, & le trop grand exercice. Mais la tranſpiration ſenſible une fois ſupprimée, toutes les ſecrétions ſont dérangées, & ne peuvent ſe rétablir que par la tranſpiration; l'humeur même de la goutte, toute épaiſſe qu'elle eſt, ne peut ſe diſſiper que par la tranſpiration.

Le Médecin de la Montagne recommande eſſentiellement de faire uſage de l'infuſion de Thé en lavemens, lorſqu'ils ſont ordonnés au malade, & pour cela il préfere l'infuſion de Thé verd, qui a une qualité plus émolliente. Cet Eſculape des Suiſſes a tiré encore un meilleur parti de ce préſent des Chinois, en s'en ſervant lui-même en guiſe de tabac à fumer, le recommandant ſurtout à ceux qui ſont diſpoſés à la mélancolie & aux hypocondres, leur en faiſant fumer cinq à ſix pipes par jour avec beaucoup de ſuccès, ce qui fortifie le cerveau autant que le tabac l'affoiblit. Il en a fait encore un ſirop de Thé, qu'il recommande comme devant aider aux fébrifuges ordinaires, en leur faiſant prendre une abondante infuſion de Thé, & il ne les guérit abſolument qu'en leur rendant leurs humeurs fluides & tranſ-

pirables, par l'usage fréquent des bains, & par des alimens humectans.

Les Chinois, au lieu d'employer les Apothicaires pour la composition des remedes, se chargent eux-mêmes de ce soin. Ils font prendre ordinairement des pillules, qui agissent plus souvent par les sueurs que par les selles ; dédaignant le secours des Apothicaires, ils s'étonnent même que les Européens se reposent du principal point de leur santé, sur des gens qui n'ont pas d'intérêt à guérir un malade, & qui s'embarrassent peu de la qualité de leurs drogues, pourvu qu'ils trouvent du profit à les vendre.

Les Médecins Chinois ont sur l'article du pouls des lumieres extraordinaires, qui tiennent du merveilleux. Ils le trouvent susceptible d'une infinité de variations, suivant la différence du sexe, de l'âge, de la stature & des saisons. Chacun de ces états peut être distingué par la différence de son pouls. Chaque maladie a son pouls différent. Dans celles du cœur, on doit consulter le pouls du poignet gauche. On s'y prend de même dans celles du foie, mais le pouls doit être examiné à la jointure du poignet avec l'os du coude. Dans les maladies de l'estomac, il faut s'adresser au poignet droit, & dans celles du poumon, à la jointure de la même main. Dans les

maladies dès reins, le pouls doit être consulté au dessus de la jointure vers l'extrémité du coude, du même côté que le rognon du malade.

Après avoir nommé plusieurs sortes de pouls, ils les divisent en trois classes, qui chacune en comprennent plusieurs autres. Ils expliquent la nature de chaque pouls par des comparaisons & des images qui paroissent fort étranges à nous autres Européens.

Les Médecins Chinois prétendent, par exemple, que le pouls superficiel cause une sensation qui ressemble à celle d'une peau de petit oignon; que le pouls glissant se fait sentir comme une perle sous le doigt; que le pouls tranchant forme une sensation qui n'est guere différente de celle d'un couteau avec lequel on gratte une canne de Bambou; que le pouls variable ressemble à des pierres auxquelles on touche dans l'eau; mais il y a quelque chose encore de plus étrange dans l'explication que les Médecins Chinois donnent des sept pouls qui indiquent le danger de mort.

1°. Lorsque le pouls consulté le matin semble bouillir sous les doigts comme de l'eau sur un grand feu, c'est un signe infaillible qu'il reste peu de temps à vivre.

2°. C'est un grand signe de mort aussi prochain qu'un pouls semblable au poisson arrêté, qui ne peut se remuer, & qui va au fond par sa queue, sans trop de régularité.

3°. Lorſque le pouls, après avoir battu précipitamment, devient tout d'un coup lent & pareſſeux, c'eſt un ſigne de mort, mais non pas ſi prochain.

4°. Si le pouls, par la durée de ſes battemens, reſſemble en quelque ſorte à une balle de pierre ou de terre ſeche, lancée par une arbalete, les poumons & l'eſtomac ſont dans une grande diſette d'eſprit.

5°. Si le pouls reſſemble à des gouttes d'eau qui tombent dans une maiſon par quelque fente ou par quelque trou du toit, & que dans ſon retour il ſoit épars & en déſordre, comme les fils d'une corde qui ſe deſſerre, c'eſt une marque que les os ſont ſéchés juſqu'à la moëlle.

6°. Si le mouvement du pouls, à l'extrémité des deux coudes, reſſemble au pas d'une grenouille embarraſſée dans des herbes, ou à ceux d'un crapaud, la mort eſt certaine.

7°. Si la pulſation reſſemble au becquetement redoublé d'un oiſeau, il y a diſette d'eſprit dans l'eſtomac, le cœur fait mal ſes fonctions, & le ſang eſt en déſordre.

En général les Médecins Chinois ont des regles pour tâter le pouls, & en tirent des proноſtics, ſuivant la différence des maladies. Ils ſont fort précis dans leurs déciſions, & jugent en peu d'heures du ſort de leurs malades. Ils

obſervent, par exemple, que ſi le battement d'un pouls dur, qui marque du déſordre dans les rognons, reſſemble au becquetement d'un oiſeau, le patient mourra le lendemain entre neuf & dix heures du matin.

Les Médecins Chinois ne s'attribuent pas moins d'exactitude dans les prédictions qu'ils fondent ſur un certain nombre de battemens du pouls ſans interruption. Suivant la doctrine d'un ancien livre, ſi le pouls, après quarante pulſations ſucceſſives, en omet une, c'eſt un ſigne qu'une des parties nobles eſt deſtituée d'eſprits, & que le malade doit mourir quatre ans après dans le cours du printemps. Une perſonne dont le pouls bat cinquante fois ſans s'arrêter, eſt en parfaite ſanté & d'une excellente conſtitution; mais s'il s'arrête après cinquante pulſations, les eſprits manquent dans une partie noble, & la mort eſt inévitable au bout de cinq ans. S'il s'arrête après trente battemens, il faut s'attendre à mourir trois ans après. Lorſque le pouls du poignet gauche s'enfonce, s'éleve, & s'enfonce encore après dix-neuf battemens, le corps eſt entiérement ruiné, & tous les remedes ſont inutiles. On remarque la même choſe ſur le pouls de l'extrémité du coude droit, c'eſt-à-dire, qu'après ſept pulſations égales, s'il s'enfonce & qu'il continue de s'enfoncer, ſans ſe relever de long-temps, le malade

a peu d'heures à vivre. Si l'interruption arrive après deux battemens, il meurt ordinairement en deux ou trois jours. Si c'eſt après trois battemens, il peut vivre cinq ou ſix jours. Après quatre, il pourra vivre juſqu'à la fin de la ſemaine. Ce détail ſuffit pour donner quelques idées de la doctrine des Chinois ſur le pouls. L'exactitude avec laquelle ils s'attachent aux moindres circonſtances, fait connoître qu'ils ont pris beaucoup de peine à perfectionner leur ſyſtème.

Ils ne ſe trompent gueres dans la connoiſſance des maladies & dans leurs pronoſtics, lorſqu'ils ont acquis un certain degré d'expérience.

Un étranger qui n'eſt point accoutumé à leur méthode, auroit peine à s'empêcher de rire, leur voyant tâter le pouls. Après avoir appuyé quatre doigts le long de l'artere, en preſſant aſſez fort le poignet au malade, ils le relâchent par degré, juſqu'à ce que le ſang qui étoit arrêté par la preſſion, ait repris librement ſon cours. Un moment après, ils recommencent à preſſer le bras, & continuent aſſez long-temps; enſuite, comme s'ils alloient toucher les cordes d'un inſtrument de muſique, ils levent & laiſſent tomber ſucceſſivement leurs doigts, preſſant plus ou moins fort, tantôt plus vîte, tantôt plus lente-

ment, jusqu'à ce que l'artere réponde aux touches du Médecin & que sa force ou sa foiblesse, son désordre & ses autres symptômes fassent connoître la nature de la maladie.

Ils sont persuadés que la plupart des maladies viennent de certains vents malins & corrompus, qui pénétrent dans les muscles, & qui portent un dangereux désordre dans toutes les parties du corps. Le moyen qu'on emploie pour les dissiper, est d'appliquer en divers endroits des aiguilles brûlantes ou des boutons de feu; c'est leur remede ordinaire. Un Européen en ayant un jour marqué de l'étonnement, un Chinois lui répondit : » On vous traite en Europe avec » le fer, (il faisoit allusion à la saignée) ici » nous sommes martyrisés avec le feu, il n'y » a point d'apparence que cette mode passe » jamais, parce que les Médecins ne sentent point » le mal qu'ils font aux malades, & qu'ils ne » sont pas moins payés pour nous tourmenter » que pour nous guérir.

Combien n'y a-t-il pas de pratiques de Chirurgie en Europe auxquelles on pourroit appliquer le discours de ce Chinois ! Il n'en est pas moins vrai que cette Nation, qui a été civilisée long-temps avant les Européens, a porté quelques connoissances à un point de perfection étonnant : celle du pouls est certainement du

nombre. Mais à meſure que les Médecins Chinois en ont fait une étude particuliere, notre Médecin Suiſſe, le Docteur Michel Schoupack, de Langnau, dans le Canton de Berne, autrement dit le Médecin de la Montagne, faiſoit une étude particuliere des urines, & par leur inſpection, après une expérience de trente à quarante années, déja commencée par ſon pere, il eſt parvenu à connoître les maladies, leur ſiege & leur cauſe, & à pouvoir donner des remedes appropriés, la plupart tirés des ſimples. Il a mis de côté tous les préjugés de la Médecine; &, comme les Médecins Chinois qui ſe ſont attachés particuliérement à l'étude du pouls & à ſes variations, il a trouvé dans l'inſpection des urines du matin, par des comparaiſons multipliées à l'infini, & par une étude ſuivie, des regles ſûres pour juger ſainément de l'état de la perſonne qui ſe préſente à lui, laquelle attend ſa déciſion comme celle d'un oracle. La célébrité de ce nouvel Eſculape eſt portée à un point étonnant. Tous les Peuples de l'Europe viennent en foule le conſulter depuis quelques années. S'il eſt glorieux pour lui d'avoir joint l'eſtime des Nations étrangeres à la ſienne, d'un autre côté ſa réputation lui eſt devenue tellement à charge, qu'il eſt obſédé ſans relâche pendant toute l'année depuis ſix heures du ma-

tin jusqu'au soir, n'ayant de libres absolument que les heures de ses repas, pas même le Dimanche, qu'il donne aux pauvres du voisinage.

Il jouit d'ailleurs d'un caractere fort gai, ayant une physionomie heureuse, qui inspire de la confiance à ses malades pour ses ordonnances & pour ses remedes qu'il compose lui-même, avec le secours de sa femme, de ses enfans & de son gendre, qui le remplacera sans doute dans ses fonctions, lorsque la Parque cruelle viendra trancher le fil de ses jours, sans égard pour les secours qu'il rend à l'Humanité.

Lu & Approuvé, ce 14 Août 1775, GARDANNE.

Vu l'Approbation, permis d'Imprimer, ce 17 Août 1775. ALBERT.

